

① La mesure de ce dont nous avons généralement conscience est totalement dépendante de la grossière utilité de ce qui parvient à notre conscience. Comment cette petite perspective de la conscience nous permettrait-elle, de quelque façon que ce soit, d'affirmer sur le « sujet » et l' « objet » des données qui toucheraient à la réalité !

NIETZSCHE

La volonté de puissance, II p. 17

② On s'imagine que *c'est là le noyau de l'être humain*, ce qu'il y a de durable, d'éternel, de primordial ! On tient le conscient pour une quantité stable donnée ! On nie sa croissance, son intermittence ! On le considère comme l'unité de l'organisme !...

Parce que les hommes croyaient déjà posséder le conscient ils se donnèrent peu de peine pour l'acquérir. . .

NIETZSCHE

Le gai savoir, p. 51

③ La conscience est la dernière et la plus tardive évolution de la vie organique et par conséquent ce qu'il y a de moins accompli et de plus fragile en elle. (...) Si le groupe conservateur des instincts ne la surpassait pas infiniment en puissance, s'il n'exerçait pas dans l'ensemble un rôle régulateur, l'humanité périrait inéluctablement de ses jugements à contresens, de sa manière de rêvasser les yeux ouverts et de sa crédulité, bref de sa conscience. (...) Avant qu'une fonction soit développée et mûre, elle exerce un danger pour l'organisme. On croit que c'est là le noyau de l'homme : ce qu'il a de permanent, d'éternel, d'ultime, de plus originel ! On tient la conscience pour une quantité stable donnée ! On nie sa croissance, ses intermittences ! On la conçoit comme « unité de l'organisme » ! Cette surestimation et cette méconnaissance ridicules de la conscience ont eu pour heureuse conséquence d'avoir empêché son élaboration trop rapide. Parce que les hommes croyaient déjà posséder la conscience, ils se sont donnés d'autant moins de mal à l'acquérir.

NIETZSCHE

Le Gai Savoir

④ Nous n'avons aucun droit de considérer cette parcelle de conscience comme le but, la raison du phénomène générale de la vie : visiblement le fait s'arriver à la conscience n'est qu'un moyen de plus dans le développement de la puissance vitale. Voilà pourquoi c'est une naïveté de considérer comme valeurs supérieures le plaisir, ou la spiritualité, ou la moralité, ou un point quelconque dans la sphère de la conscience ; et de vouloir peut-être justifier le « monde » en s'appuyant sur l'un de ces points. C'est mon *objection fondamentale* contre toutes les cosmogonies ou théodicées philosophiques et morales, tous les problèmes et les valeurs supérieures dans la philosophie et la philosophie religieuse, tels qu'ils ont existé jusqu'à présent. *Une catégorie de la nature a été mal interprétée pour y chercher des causes*

finales ; par contre la vie et la surélévation en puissance de celle-ci ont été élevées au rang de moyen.

Si nous voulons déterminer un but assez vaste à la vie, ce but ne doit être identique à aucune catégorie de la vie consciente ; il doit, au contraire *les expliquer toutes comme des moyens pour la réaliser. . .*

NIETZSCHE

La volonté de puissance, II p. 98

⑤ Il est essentiel de ne pas se méprendre sur le rôle de la conscience : c'est notre *relation avec le monde extérieur qui a développé celle-ci*. La *direction* par conte, je veux dire la garde et la prévoyance, par rapport au jeu uniforme des fonctions corporelles, ne nous entre pas dans la conscience, tout aussi peu que l'*emménagement* intellectuel : qu'il y ait pour cela une instance supérieure, on ne peut pas le mettre en doute : une sorte de comité directeur, où les différents *appétits principaux* font valoir leur voix et leur puissance. (...) Généralement on prend la *conscience* elle-même comme assemblage sensoriel et instance supérieure ; du reste elle n'est qu'un *moyen de communication. . .* Ce n'est pas *conduit*, mais un *organe conducteur*.

NIETZSCHE

La volonté de puissance, II p. 16

⑥ ... nous pourrions penser, sentir, vouloir, nous souvenir, nous pourrions également agir dans toutes les acceptions du mot, sans qu'il soit nécessaire que nous « ayons conscience » de toute cela. La vie toute entière serait possible sans qu'elle se vît en quelque sorte dans une glace : comme d'ailleurs, souvent encore, la plus grande partie de la vie s'écoule chez nous sans qu'il y ait une pareille réflexion, – et de même la partie pensante, sensible et agissante de notre vie. (...) À quoi servira donc la conscience si, pour toute ce qui est essentiel, elle est *superflue* ? (...) Quand le besoin, la misère, ont longtemps forcé les hommes à se communiquer, à se comprendre réciproquement d'une façon rapide et subite, il finit par se former un excédent de cette force et de cet art de la communication, en quelque sorte une fortune qui s'est amassée peu à peu, et qui attend maintenant un héritier qui la dépense avec prodigalité (ceux que l'on appelle des artistes sont de ces héritiers, de même les orateurs, les prédicateurs, les écrivains : toujours des hommes qui arrivent au bout d'une longue chaîne, des hommes tardifs au meilleur sens du mot, et qui, par leur nature, sont des *dissipateurs* (...)) L'homme comme toute être vivant pense sans cesse, mais ne le sait pas : la pensée qui devient *consciente* n'en est que la plus petite partie, disons : la partie la plus mauvaise et la plus superficielle ; – car c'est cette pensée consciente seulement qui *s'effectue en paroles*, c'est – à dire en *signes de communication*, par quoi l'origine même de la conscience se révèle... ce n'est que comme animal social que l'homme apprend à devenir conscient de lui-même... la conscience ne fait pas proprement partie de l'existence individuelle de l'homme, mais plutôt de ce

qui appartient chez lui à la nature de la communauté et du troupeau... chacun de nous, malgré son désir de se *comprendre* soi-même aussi individuellement que possible, malgré son désir de « se connaître soi-même », ne prendra toujours conscience que de ce qu'il y a de non-individuel chez lui, de ce qui est « moyen » à lui, –... notre pensée elle-même est sans cesse *majorée* en quelque sorte par le caractère propre de la conscience, par le « génie de l'espèce » qui la commande – et retranscrit dans la la perspective du troupeau. Tous nos actes sont au fond incomparablement personnels, uniques, immensément personnels, il n'y a à cela aucun doute ; mais dès que nous transcrivons dans la la conscience, *il ne paraît plus qu'il en soit ainsi...* tout ce qui *devient* conscient devient par là plat, mince, relativement bête, *devient* généralisation, signe, marque du troupeau... dès que l'on prend conscience, il se produit une grande corruption foncière, une falsification, un aplatissement, une vulgarisation.

NIETZSCHE
Le gai savoir, § 354

7 En admettant que cette observation soit juste, je puis continuer par cette supposition que la conscience s'est seulement développée sous la pression du besoin de communication, que, de prime abord, elle ne fut nécessaire et utile que dans les rapports d'homme à homme (surtout dans les rapports entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent) et qu'elle ne s'est développée qu'en regard de son degré d'utilité dans ce domaine. La conscience n'est en somme qu'un réseau de communications d'homme à homme, ce n'est que comme telle qu'elle a été forcée de se développer : l'homme solitaire et bête de proie aurait pu s'en passer. Le fait que nos actes, nos pensées, nos sentiments, nos mouvements parviennent à notre conscience du moins en partie est la conséquence d'une terrible nécessité qui a longtemps dominé l'homme : étant l'animal qui courait le plus de dangers, il avait besoin d'aide et de protection, il avait besoin de ses semblables, il était forcé de savoir exprimer sa détresse, de savoir se rendre intelligible et pour tout la il lui fallait d'abord la « conscience », pour « savoir » lui-même ce qui lui manquait, « savoir » quelle était sa disposition d'esprit, « savoir » ce qu'il pensait. Car, je le répète, l'homme comme tout être vivant pense sans cesse, mais ne le sait pas ; la pensée qui devient consciente n'en est que la plus petite partie, disons : la partie la plus médiocre et la plus superficielle ; car c'est cette pensée consciente seulement qui s'effectue en paroles, c'est-à-dire en signes de communication par quoi l'origine même de la conscience se révèle. En un mot, le développement du langage et le développement de la conscience (non de la raison, mais seulement de la raison qui devient consciente d'elle même) se donnent la main. Il faut ajouter encore que ce n'est pas seulement le langage qui sert d'intermédiaire entre les hommes, mais encore le regard, la pression, le geste ; la

conscience des impressions de nos propres sens, la faculté de pouvoir les fixer et de les déterminer, en quelque sorte en dehors de nous-mêmes, ont augmenté dans la mesure où grandissait la nécessité de les communiquer à d'autres par des signes. L'homme inventeur de signes est en même temps l'homme qui prend conscience de lui-même d'une façon toujours plus aiguë ; ce n'est que comme animal social que l'homme apprend à devenir conscient de lui-même, il le fait encore, il le fait toujours davantage. Mon idée est, on le voit, que la conscience ne fait pas proprement partie de l'existence individuelle de l'homme, mais plutôt de ce qui appartient chez lui à la nature de la communauté et du troupeau ; que, par conséquent, la conscience n'est développée d'une façon subtile que par rapport à son utilité pour la communauté et le troupeau, donc que chacun de nous, malgré son désir de se comprendre soi-même aussi individuellement que possible, malgré son désir « de se connaître soi-même », ne prendra toujours conscience que de ce qu'il y a de non-individuel chez lui, de ce qui est « moyen » en lui, que notre pensée elle-même est sans cesse en quelque sorte écrasée par le caractère propre de la conscience, par le « génie de l'espèce » qui la commande et retraduite dans la perspective du troupeau. Tous nos actes sont au fond incomparablement personnels, uniques, immensément individuels, il n'y a à la aucun doute ; mais dès que nous les transcrivons dans la conscience, il ne paraît plus qu'il en soit ainsi...

NIETZSCHE
Gai savoir, § 354

8 Pour percevoir ce monde intérieur tous les organes subtils nous font défaut, en sorte que nous considérons encore comme unité une *complexité multiple* et que nous imaginons une causalité, alors que toute raison de mouvement et de changement nous demeure invisible, – car la succession des pensées, des sentiments n'est que le fait de leur visibilité dans la conscience.. Exagération insensée dans *l'estimation de la conscience* ; on fait de celle-ci une unité, un être : l' « esprit », « âme », quelque chose qui sent, qui pense, qui veut...

NIETZSCHE
La volonté de puissance, II p. 12

9 Il y a *renversement chronologique* de sorte que la cause parvient à la conscience plus tard que l'effet... La véritable action du monde extérieur se passe toujours d'une façon *inconsciente*... Le fragment du monde extérieur dont nous devenons conscient est né après l'effet exercé sur nous par l'extérieurn, est projeté après coup sous forme de « cause » prêtée à cet effet...

NIETZSCHE
La volonté de puissance, II p. 14

10 La conscience n'est qu'un réseau de communications entre hommes ; c'est en cette seule qualité qu'elle a été forcée de se développer : l'homme qui vivait solitaire, en bête de proie, aurait pu s'en passer. Si nos

actions, pensées, sentiments et mouvements parviennent _ du moins en partie _ à la surface de notre conscience, c'est le résultat d'une terrible nécessité qui a longtemps dominé l'homme, le plus menacé des animaux : il avait besoin de secours et de protection, il avait besoin de son semblable, il était obligé de savoir dire ce besoin, de savoir se rendre intelligible ; et pour tout cela, en 1er lieu, il fallait qu'il eut une « conscience », qu'il « sût » lui-même ce qui lui manquait, qu'il « sût » ce qu'il sentait, qu'il « sût » ce qu'il pensait. Car comme toute créature vivante, l'homme, je le répète, pense constamment mais il l'ignore ; la pensée qui devient consciente ne représente que la partie la plus infime, disons la plus superficielle, la plus mauvaise, de tout ce qu'il pense : car il n'y a que cette pensée qui s'exprime en paroles, c'est à dire en signes d'échanges, ce qui révèle l'origine même de la conscience

NIETZSCHE
Gai savoir

11 Après avoir assez longtemps lu entre les lignes des philosophes et épié tous leurs tours et détours, j'en arrive à la conclusion que la majeure partie de la pensée consciente doit être imputée aux activités instinctives, s'agit-il même de la pensée philosophique ; sur ce chapitre nous devons réviser nos jugements, comme nous avons dû les réviser en matière d'hérédité et de « qualités innées ». De même que le fait de la naissance ne tient aucune place dans l'ensemble du processus de l'hérédité, de même la « conscience » ne s'oppose jamais à l'instinct d'une manière décisive, pour l'essentiel, la pensée consciente d'un philosophe est secrètement guidée par des instincts qui l'entraînent de force dans des chemins déterminés. A l'arrière-plan aussi de toute la logique et de son apparente liberté de mouvement, se dressent des évaluations, ou pour parler plus clairement, des exigences physiologiques qui visent à conserver un certain mode de vie. On affirme, par exemple, que le déterminé a plus de valeur que l'indéterminé, ou que l'apparence vaut moins que la « vérité » ; mais quelle que soit, pour nous, la valeur normative de pareilles appréciations, il se pourrait qu'elles ne soient que des jugements superficiels, une sorte particulière de niaiserie, celle justement que peut réclamer la conservation d'individus de notre espèce. A supposer tout au moins que l'homme ne soit pas « la mesure des choses ».

NIETZSCHE
Par-delà bien et mal, I, Des préjugés des philosophes, § 3

12 La plupart des gens, quoi qu'ils puissent penser et dire de leur « égoïsme », ne font rien, leur vie durant, pour leur ego, mais seulement pour le fantôme d'ego qui s'est formé d'eux dans l'esprit de leur entourage avant de se communiquer à eux ; - par conséquent, ils vivent tous dans une nuée d'opinions impersonnelles, d'appréciations fortuites et fictives, l'un à l'égard de l'autre, et ainsi de suite toujours l'un dans l'esprit de

l'autre. Singulier monde de fantasmes qui sait se donner une apparence si raisonnable ! Cette brume d'opinions et d'habitudes grandit et vit presque indépendamment des hommes qu'elle entoure ; d'elle dépend la prodigieuse influence des jugements d'ordre général que l'on porte sur « l'homme » - tous ces hommes inconnus l'un à l'autre croient à cette chose abstraite qui s'appelle « l'homme », c'est-à-dire à une fiction ; et tout changement tenté sur cette chose abstraite par les jugements d'individualités puissantes (telles que les princes et les philosophes) fait un effet extraordinaire et insensé sur le grand nombre. - Tout cela parce que chaque individu ne sait pas opposer, dans ce grand nombre, un ego véritable, qui lui est propre et qu'il a approfondi, à la pâle fiction universelle qu'il détruirait par là même.

NIETZSCHE

13

Vive la physique ! – Combien de gens savent-ils observer ? Et, dans le petit nombre qui savent, combien s'observent-ils eux-mêmes ? « Nul n'est plus que soi-même étranger à soi-même », ... c'est ce que n'ignore, à son grand déplaisir, aucun sondeur de l'âme humaine ; la maxime « Connais-toi toi-même », prend dans la bouche d'un dieu, et adressée aux hommes, l'accent d'une féroce plaisanterie. Rien ne prouve mieux la situation désespérée où se trouve l'introspection que la façon dont tout le monde, ou presque, parle de l'essence de l'action morale. Quelle promptitude chez ces gens ! Quel empressement, quelle conviction, quelle loquacité ! Et ce regard, ce sourire, ce zèle, cette complaisance ! Ils ont l'air de vous dire : « Mais, mon cher, c'est précisément mon affaire ! Tu tombes précisément sur celui qui peut te répondre c'est la question que, par hasard, je connais le mieux. Voici donc quand un homme décide « ceci est bien », quand il conclut « c'est pour cela qu'il faut que ce soit » et qu'il fait ce qu'il a ainsi reconnu bien et désigné comme nécessaire, l'essence de son acte est morale. « Mais, cher ami, vous parlez là de trois actions et non d'une seule : votre jugement, -« ceci est bien » par exemple, – votre jugement est un acte aussi ! Et ce jugement ne pourrait-il, déjà, être ou moral ou immoral ? Pourquoi tenez-vous « ceci » pour bien plutôt qu'autre chose ? « Parce que ma conscience me le dit ; et la conscience ne dit jamais rien d'immoral, puisque c'est elle qui détermine ce qui est moral ! » Mais pourquoi écoutez-vous la voix de votre conscience ? Qu'est-ce qui vous donne le droit de croire que son jugement est infaillible ? Cette croyance, n'y a-t-il plus de conscience qui l'examine ? N'avez-vous jamais entendu parler d'une conscience intellectuelle ? D'une conscience qui se tienne derrière votre « conscience » ? Votre jugement « ceci est bien » a une genèse dans vos instincts, vos penchants et vos répugnances, vos expériences et vos inexpériences ; « Comment ce jugement est-il né ? » C'est une question que vous devez vous poser, et, aussitôt après, celle-ci « qu'est-ce exactement qui me pousse à obéir à ce jugement ? » Car vous pouvez

suivre son ordre comme un brave soldat qui entend la voix de son chef. Ou comme une femme qui aime celui qui commande. Ou encore comme un flatteur, un lâche qui a peur de son maître. Ou comme un imbécile qui écoute parce qu'il n'a rien à objecter. En un mot vous pouvez écouter votre conscience de mille façons différentes.

Or il se peut que vous entendiez dans tel et tel jugement la voix de votre conscience, – que vous trouviez bien telle ou telle chose, – parce que vous n'avez jamais réfléchi à vous-même et que vous avez accepté aveuglément ce qu'on vous a donné comme bien depuis votre enfance ; ou parce que le pain et les honneurs vous sont venus jusqu'ici de ce que vous appelez votre devoir ;... ce devoir vous paraît ' bien ' parce que vous y voyez la » condition de votre existence » (et votre droit à l'existence vous apparaît irréfutable !). – Mais la fermeté de votre jugement moral pourrait fort bien être la preuve de la pauvreté de votre personnalité, d'un manque d'individualité ; votre « force morale » pourrait avoir sa source dans votre entêtement, ou dans votre impuissance à concevoir de nouveaux idéals ! (...) »

NIETZSCHE
La gai savoir, § 335